

# EXPOSITION

du 06 novembre au 21 décembre 2024  
à HORS[ ]CADRE

du 05 novembre au 18 décembre 2024  
au Théâtre d'Auxerre

# VERNISSAGE

Vendredi 08 novembre 2024 à 18h  
à HORS[ ]CADRE et au Théâtre d'Auxerre

# PÔLE POSITION #3

Hors[ ]Cadre

49 rue Joubert 89000 Auxerre

*Du mercredi au samedi de 14 h à 18 h*

*Entrée libre*

Le Théâtre d'Auxerre

Scène conventionnée d'intérêt national

54 rue Joubert 89000 Auxerre

*Du mardi au samedi de 14 h à 18 h*

*Entrée libre*

Hors [ ] cadre et Le Théâtre d'Auxerre, Scène Conventionnée d'intérêt National reçoivent le soutien de la Drac Bourgogne Franche-Comté (Ministère de la Culture), du Conseil Régional de Bourgogne Franche-Comté, du Conseil Départemental de l'Yonne et de la Ville d'Auxerre.

MARIE FOLLEA  
ÉLÉA FOUCHARD  
ANSELME SENNELIER  
LOUIS SIMONNET  
PAUL TIBERGHEN



Pour ce 3<sup>ème</sup> volet du dispositif **Pôle position** initié par le réseau Seize mille en faveur de la jeune création de Bourgogne Franche-Comté, le choix s'est porté sur 5 artistes issu.es des écoles d'art de Dijon et Besançon : Marie Follea, Éléa Fouchard, Anselme Sennelier, Louis Simonnet et Paul Tiberghien.

Leurs pratiques sont diverses tant au niveau des techniques utilisées (dessin, gravure, sculpture, céramique, peinture, photographie) que des thèmes abordés. Dès lors comment faire dialoguer leurs œuvres dans les deux lieux où se déploie l'exposition, à Hors[ ]cadre et au Théâtre ?

Dans les espaces du Théâtre sont mis en regard les œuvres de Louis Simonnet et de Paul Tiberghien. Le premier évoque l'univers des vacances, tandis que le second s'intéresse au monde du travail. *Rêve d'été*, *Parasols*, *Horizon* de Louis Simonnet côtoient les *Affiches de prévention du travail* de Paul Tiberghien et leurs slogans humoristiques comme autant d'appels à la paresse.

A Hors[ ]Cadre sont réunis les dessins et céramiques de Marie Follea, les gravures et monotypes d'Éléa Fouchard et les sculptures d'Anselme Sennelier. L'utilisation de matières naturelles, telles que le bois, l'argile, et les notions de transformation et de métamorphose sont les liens pouvant être tissés entre les œuvres.

Ainsi deux espaces et deux atmosphères se répondent dans cette exposition permettant de découvrir la richesse et la vitalité de la jeune création contemporaine.

Nathalie Amiot  
Directrice artistique de Hors[ ]Cadre,  
commissaire de l'exposition

## Marie Follea

Une araignée qui fait peur, un merle menaçant, un escargot visqueux. À chaque espère l'homme attribue des caractéristiques fondées sur sa perception et ses croyances, quitte à réduire leur mode d'existence. Dans son travail, Marie Follea change les perspectives. Au non-humain, elle emprunte la vision et l'échelle. Ainsi chaque espère raconte, chaque saison détermine, chaque matière propose. L'action est portée, non plus seulement par l'artiste, mais par le cycle et les émotions de l'environnement qui l'entoure.

Toute hiérarchie s'efface entre elle et ses matériaux. Ses œuvres, et ce qu'elles traduisent du monde, appartiennent à plusieurs corps ; liquides, végétaux, poreux, animaux, vulnérables. Preuves en sont les veines d'argiles qu'elle puise sous la surface de sa région. Les saisons, quant à elles, lui imposent son rythme de création : à l'hiver la coupe des branches, après les gelées vient la récolte de la terre, sous l'été la sécheresse des argiles, à l'automne le tressage. Marie accompagne ou succède au mouvement des éléments pour leur donner une nouvelle forme dans ses sculptures.

En parallèle, un long travail d'étude et d'observation des animaux - particulièrement des oiseaux - la mène à raconter de nouveaux récits sur les espèces, qu'elle partage avec le public dans des installations, dessins, dispositifs. Si nous défendons aujourd'hui le "savoir situé" pour signifier que notre objectivité sur le monde réside en chacune et chacun, et en chaque vécu, il est ainsi possible de suggérer qu'avec ses œuvres, Marie Follea nous transporte vers un savoir situé du non-humain.

**Texte d'Anne Bourrassé**  
**Seize Mille 2024**

## **Paul Tiberghien, artiste-chômeur à temps partiel**

Paul Tiberghien s'approprie les codes de l'entreprise et des administrations pour en révéler toute leur absurdité. En utilisant les formes et les langages associés à ces milieux empreints d'autorité, il détourne les normes pour créer des œuvres à l'humour incisif, souvent empreintes d'ironie. À travers ses pastiches, il s'amuse avec l'image sérieuse et rigide des institutions, créant pour les spectateur•ices un espace de réflexion sur la nature du pouvoir et de la productivité. Une des idées centrales du travail de Paul Tiberghien consiste à mettre un effort considérable dans des tâches apparemment inutiles. Ses œuvres questionnent la productivité et le sens que nous donnons à nos actions, notamment dans une société qui valorise l'efficacité à tout prix.

Avec facétie, Paul Tiberghien a créé un alter ego éponyme, un personnage désinvolte qui incarne ses frustrations et ses réflexions sur le monde. Ce personnage, qui semble incarner la paresse et la médiocrité, est un moyen pour l'artiste de grossir les traits de ses propres défauts ou des travers qu'il observe dans la société. L'humour et l'auto-dérision sont omniprésents, permettant à la fois de dédramatiser des situations difficiles tout en soulignant, de manière douce-amère, la précarité et le manque de visibilité des artistes-auteur•ices.

Sa pratique se situe à la croisée de l'art action et de la parodie. En détournant des objets du quotidien ou en s'inspirant d'environnements familiers, il joue sur un imaginaire collectif déjà bien ancré. Paul Tiberghien invite joyeusement les spectateur•ices à une réflexion profonde sur les structures qui régissent nos vies. Son approche lui permet d'ancrer son discours dans une réalité tangible, tout en offrant une critique subtile et humoristique des normes et systèmes en place.

**Texte d'Émilie d'Ornano  
Seize Mille 2024**

## **Artistes exposé.es à Hors[ ]Cadre**

### **Anselme Sennelier**

À partir de matériaux issus de l'industrie, Anselme Sennelier décortique les gestes pour forger un résultat inédit. Il burine, ponce, fait choir le ciment du mur, gratte encore. Il détruit pour refaire. Un jour, il fait descendre un plafond pour guider notre regard vers le bas. L'autre, il opère une saignée dans le sol. Ailleurs, une tôle de métal est fixée à quelques centimètres du mur. À l'arrière, l'artiste projette du métal en fusion et recueille les débris de cette action. Il crée des tensions à l'aide de tissus torsadés autour d'un bâton et cherche sans cesse à atteindre la limite de la brique, du bois, du placo, de l'acier, du marbre ou du granit. La cassure n'est jamais loin et suscite une certaine jouissance technique. Anselme Sennelier observe comment les matériaux réagissent à une puissance de traction générée par des cordons de fusion. À chaque phase de soudure, il ignore ce qui peut advenir : il va un peu plus loin, remplit le biseau, ajoute de la tension mécanique.

**Extrait du texte d'Élise Girardot  
Seize Mille 2024**

Dans l'œuvre *A look of Matter*, le coefficient de dilatation des différents matériaux n'étant pas égal, ils cohabitent, mais de manière non-pérenne. Le chêne, matière organique, est taillé pour en accueillir d'autres qui sont inertes. Cela crée des contraintes mécaniques et produit des effets liés au temps. (Anselme Sennelier)

Les textes de ce fascicule ont été commandés par Seize mille à des critiques d'art dans le cadre de Pôle position #3.

## Eléa Fouchard

Eléa Fouchard ne cherche pas à faire diversion.

Elle multiplie pourtant les moyens d'expression : dessin, écriture, éditions, films-vidéos, graphisme, gravure, installation, peinture, sérigraphie, sculpture bientôt.

Sa pratique, abondante et quotidienne, fait de chaque expérience vécue une source de narration, fragmentée dans des carnets, son feed instagram un roman graphique.

Cette profusion se retrouve d'ailleurs jusque dans chacune des cases qu'elle dessine dans ce dernier, *Vivre*, récit-journal mêlant à des épisodes de sa vie des pages du journal de sa mère, décédée lorsque l'autrice avait dix ans. Les couleurs y semblent repousser le vide.

La pratique d'Eléa Fouchard est ainsi abondante autant qu'elle aborde frontale cet épisode comme fondamental pour l'artiste, autant que sa construction de genre en tant que femme, sa corporéité. L'abondance y est peut-être alors un moyen de repousser le vide, d'éviter que la vie subisse ce que Gaston Bachelard appelait "la propagation du néant", et d'en faire une énergie mouvante et contagieuse.

(...) on peut voir dans le travail d'Eléa Fouchard une filiation avec un nouveau réalisme situé, incarné, lié notamment aux luttes féministes contemporaines, celui d'Annie Ernaux, de Louise Bourgeois, et plus près de nous peut-être de la dramaturge Agathe Charnet, autrice de *Ceci est mon corps*. Autant de mises en récits de soi dont la vocation est de dé-singulariser ces expériences vécues pour en faire des outils d'émancipation et, ainsi, comme l'explique la philosophe Geneviève Fraisse, établir des filiations qui ne soient pas seulement familiales, mais aussi sociales, collectives, et politiques.

**Extraits du texte de Samuel Marin Belfond**

**Seize Mille 2024**

## Artistes exposé.es au Théâtre

### Louis Simonnet

Louis Simonnet a déjà écrit des nouvelles. C'était pour un mémoire de fin d'études, en école d'art, qu'il avait intitulé « Manuel d'une balade en ville ». S'il a depuis (provisoirement ?) délaissé l'écriture, on peut encore retenir cette référence devenue presque désuète à la flânerie comme éclairage pour son travail de peintre-plasticien. Car c'est souvent ainsi qu'il procède, par la quête glaneuse d'un objet, d'un fragment, d'un détritux à même de servir de base à une réflexion et à une œuvre à venir. (...) Dans cette disponibilité du piéton où Louis Simonnet se saisit de ce qui sera le matériau de sa toile. Peintre ? Le jeune homme (né en 1996) n'a jamais voulu s'enfermer dans un seul médium. Si la période de Covid et ses promenades si contraintes ont favorisé le travail pictural, les années suivantes ont été celles d'un arpentage assidu aux confins d'une triple et fragile frontière entre le ready-made, l'installation et une peinture qui cherche dans des supports glanés un supplément à sa réalité première. Il est vrai qu'un changement de surface provoque facilement un glissement sémantique. Ainsi la mer, le paysage maritime qui a concerné le travail de Louis dès les premières années n'est pas la même mer, selon qu'elle est figurée par un aplat d'huile indigo sur une toile en lin ou par une bâche de travaux en plastique bleu pétrole. On entre dans une dualité politique ; on délaïsse une imagerie intemporelle pour un signifiant d'une grande actualité. La mer figurée devient celle des migrants, de la misère, de l'injustice, du monde industriel. Le hiatus est d'autant plus grand lorsque le peintre décide de poser au pinceau, au milieu de l'étendue bleue artificielle, une seule silhouette de nageur, infiniment petite et vulnérable, perdue au sein du monochrome industriel.

**Extraits du texte de Christophe Fourvel**

**Seize Mille 2024**